



*desclée
de
brouwer*

Entretien

Pierre Lembeye

avec Anne Christine Fournier

**Au commencement,
le symptôme**

Au commencement, le symptôme

Des mêmes auteurs

Ouvrages de Pierre Lembeye

Nous sommes tous dépendants, Odile Jacob, 2001.

L'Homme descend du songe, Buchet Chastel, 2005.

Le cabinet de curiosités du Docteur Freud, Scali, 2006.

Le coach et la mouche, N.R.F, Gallimard, 2006.

La main dans le chapeau, Buchet Chastel, 2007.

Il était une fois Oneiros, le Rêve, Accedit, 2007.

Un président chez le psy, Scali, 2008.

Il était une fois, Belza, Fayard, 2009.

Echafauds pour Belza, Accedit, 2010.

La fureur de guérir, Stock, 2011.

Ouvrages d'Anne Christine Fournier

Regards sur notre monde. Entretiens avec Rémi Brague, Jean-Luc Marion, Edgar Morin, Eric de Rosny et Bertrand Vergely, Mame, 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

De l'uniformisation

L'effondrement de la présence

Le deuxième danger, c'est la démission pédagogique sous le masque du renouvellement de la pédagogie, de la pédonomie. Traditionnellement, le fond de l'éducation reposait sur le couple *paido-erastès*. En grec, *pais*, *paidos*, l'enfant, et *erastès*, l'adulte qui aime enseigner et apprendre des jeux qui élèvent l'enfant. Il y a de l'*éros* dans *erastès*. Ce qui reste fondamental dans le procès éducatif traditionnel, c'est la présence d'un adulte aimant un enfant alors qu'aujourd'hui, tout se déplace vers un univers où l'autre s'absente, devient *télé*, lointain, remplacé par les mémoires électroniques qui ont acquis une expansion métastatique. Déjà, Socrate avait aperçu la menace au moment de l'invention de l'écriture. C'est le célèbre mythe de l'Ibis Roi qui apporte l'écriture au pharaon. Après réflexion, le monarque lui dit que si l'on oublie notre mémoire intime, personnelle, on y perdra en présence. Et, effectivement, on y perd de plus en plus en présence. Cette perte immense de présence interne, muséale, est une menace, un danger majeur aujourd'hui, d'où la nécessité de réapproprier notre propre mémoire. Pour cela, il faut apprendre par cœur ce que nous aimons, les textes que nous aimons, et ne pas laisser aux mémoires électroniques externes cette appropriation qui nous déproprie de nous-mêmes. La forclusion de l'*erastès* du procès pédagogique menace possiblement l'enfant de schizophrénie.

Bien sûr, ce serait un mensonge caractérisé d'annoncer que Steve Jobs est responsable de cette vague puissante qui vise à un effondrement de la présence humaine chez les humains. Il a lui-

même incarné le paradigme de cet absentement, de par sa propre naissance qui l'a privé d'êtres humains aimants, concernés par sa venue. Déproprié d'amour maternel et paternel, il a contribué à déshumaniser les êtres humains en hypertrophiant leur mémoire externe et en asséchant leur mémoire interne, la mémoire muséale, celle qui nous appartient en propre, celle qui nous destine.

De ce point de vue, Steve Jobs me fait penser au flûtiste de Hemeln, magicien, démon et musicien. Son histoire est arrivée à la fin du XIV^e siècle à Hemeln, près de Hanovre, sur la Weser. En l'an 1354, Hemeln fut infestée par une effarante multitude de rats qui ravagèrent la ville. On essaya en vain de les chasser. En ce temps-là, advint dans la ville un inconnu de grande taille qui proposa aux édiles de délivrer la ville du fléau, moyennant récompense. Marché conclu, l'inconnu tira de sa manche une flûte au son de laquelle tous les rats le suivirent. Il les mena jusqu'à la rivière où ils se noyèrent. Il retourna alors pour recevoir la récompense promise. On la lui refusa. Le lendemain dimanche, pendant que les bourgeois étaient à l'église, il se mit à jouer avec une autre flûte et tous les enfants de la ville s'assemblèrent autour de lui. Il les mena au son de l'instrument jusqu'à la montagne voisine de Kopfelberg, la montagne des décapités, là où l'on exécutait les criminels. Les enfants disparurent et on ne les a plus jamais revus... Dans une ballade au titre de *Preneur de Rats*, Goethe ajoute que le musicien est aussi preneur de filles. Si simples que soient les fillettes, si prudes que soient les femmes, le mal d'amour les traverse, induit par les sons magiques...

Think different, l'appel d'Apple, séduit, crée en fait des utilisateurs binarisés qui s'avèrent uniformisés, semblables. *Different* doit donc se lire à l'envers, identique, pareil. Quant à Internet, ce n'est pas un filet interne mais un exercice de

surstimulation de la mémoire externe. C'est en réalité un *Externet* qui hypertrophie notre mémoire réactionnelle et atrophie, irréversiblement pour certains, notre mémoire interne, endogène, provoquant des addictions parfois graves. Internet n'est pas *In* mais *Ex*. Il est le contraire de ce qu'il annonce, euphémique par excellence. Si le XX^e siècle a inauguré un syndrome de concentration diabolique, le XXI^e siècle installe aujourd'hui un syndrome de déconcentration majeure, forme planétaire renouvelée du totalitarisme. Internet et les e-mails, téléphones portables, smartphones, tablettes tactiles, tweets, télévisions nous ont rendus surstimulés par l'extérieur. Le temps est réduit à l'instant. Le Diable est décidément très créatif. L'intimité est bannie au profit d'une *extimité* métastatique, érigée en dogme, en vertu cardinale. Dans le monde du travail, les *open spaces* sont des bureaux largement ouverts bannissant toute intimité, tout retour sur soi et sont désormais devenus le quotidien des employés de six sociétés sur dix en Occident. Le formidable déploiement de la technique a créé un mutisme généralisé, un effondrement de la présence, une disparition des espaces intérieurs.

Aujourd'hui, six salariés sur dix passent plus de deux heures par jour sur leur boîte mail et quatre sur dix écrivent plus de cent mails par jour. Il faut plus de soixante secondes pour reprendre le fil de sa pensée après interruption par un message. Une mémoire sélénienne se crée, bombardée de trous, chacun de plus d'une minute. Une telle fragmentation aboutit à l'impossibilité de lire ou d'écrire des textes longs. Les internautes surfers américains ouvrent en permanence huit fenêtres sur leurs écrans et passent de l'une à l'autre toutes les vingt secondes... Généralisation de l'absence, métastase du bavardage.

Évidemment, Steve Jobs n'est pas le seul responsable de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'on jette dans la mer et qui ramène toutes sortes de choses. Quand il est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'assoyent et recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon et rejettent ce qui ne vaut rien. Ainsi, énonce Mathieu, en sera-t-il à la fin du monde ; les anges se présenteront et sépareront des justes les méchants qu'ils jetteront dans la fournaise : là seront les pleurs et les grincements de dents !

Isoler le Mal, l'indexer comme tel, le nommer pour pouvoir séparer, exclure ou emprisonner les porteurs du dit Mal, évoquer à propos de ce dernier une pandémie, une peste, est un exercice auquel s'est livrée et se livre avec une détermi-nation sans faille la culture occidentale, et plus précisément nord-américaine qui a décidé, depuis les années 1970, que la drogue était le grand Satan qu'il fallait traquer sans faiblir et éradiquer. L'Amérique s'est construite dans la nécessité d'un bouc émissaire, successivement, l'Anglais, l'Indien qui n'est bon que mort, le Nègre qui est inéducable, l'alcool et le désastre de la Prohibition, la drogue sous toutes ses formes : héroïne, cocaïne, haschisch ou métamphétamine, la liste reste ouverte... Depuis quelques années, l'Amérique s'est trouvé une nouvelle épidémie, l'obésité, et par elle une nouvelle croisade. L'exercice vise toujours à isoler le mal alors que le texte n'est jamais isolé de son contexte. Plus d'un tiers des Américains sont obèses, un chiffre qui culmine à 35 % dans le Mississippi, un des états les plus pauvres des États-Unis. Le taux d'obésité atteint près de 50 % la communauté noire qui est la plus pauvre. Dans le Mississippi, 40 % des enfants sont obèses, une situation qui obère lourdement la population du fait du diabète infantile, de l'hypertension et des maladies cardiaques.

Ainsi, comme il est de tradition, un problème qui devrait être abordé en étroite relation avec son contexte, est séparé de ce dernier, ce qui permet de donner des réponses où les problèmes

essentiels, l'exclusion, l'indigence, la pauvreté d'une population sont évacuées comme par magie. On va ou on ira même, sur une piste indécente, chercher le gène de l'obésité sur la population noire.

Revenant à la mise à l'index de la drogue, le résultat de cette politique, autant républicaine que démocrate, a été de marginaliser les populations les plus pauvres du pays, les Afro-Américains et les Mexicains. Pour l'exemple de ce que j'avance, les Afro-Américains sont 13 % de la population générale et la proportion des Noirs et des Mexicains dans les prisons, tous états confondus est de 60 %, dont 10 % d'Hispaniques. C'est donc une façon tout à fait légale, au titre de la drogue, de maintenir une sévère ségrégation raciale. L'Europe et plus particulièrement la France, en grand manque d'imagination, a suivi les décrets de l'Oncle Sam et incarcéré massivement, au titre de la drogue, les Africains et les Arabes. Des indexations et des exclusions à caractère racial sont à l'œuvre. De nouveaux totalitarismes privent certaines populations de leurs droits élémentaires. Ils se mettent efficacement en place et apparaissent, aujourd'hui, devant nous, à nos portes. Ils sont les signes avant-coureurs d'un enchaînement antidémocratique à l'échelle de la société tout entière.

Une langue, c'est un point de vue du monde

Pierre Lembeye, qu'en est-il, à votre avis, du quatrième danger ?

Le quatrième danger est la généralisation de ce que l'on appelle la *lingua franca* actuelle, c'est-à-dire la langue américaine, généralisation qui prend des proportions immenses.

Aujourd’hui, 80 % des publications des institutions européennes se font en anglais ; 95 % des publications médicales européennes se font en langue américaine. Il y a eu un effondrement de la langue française en quelques décennies et cela me paraît un véritable danger. Le français apparaît à certains comme une langue qui, avant de disparaître, se mortifie progressivement. Les parlants qu’étaient les Français deviendront possiblement des *alogoï*, des inintelligibles, des presque sans raison. Pourquoi continuer à apprendre une langue en voie de disparition? Pourquoi apprendre une langue disparue ? Par exemple, les Français font l’expérience actuelle des difficultés à enseigner ou à être enseignés en grec ancien dans les lycées et les universités. Et cependant, quel plaisir pour moi à me pencher sur la langue française dans sa proximité avec les langues voisines ! Par exemple, « trêve », dans sa proximité avec *Treue* germanique, avec *true* et *trust* anglais et *trega* en espagnol ; l’exemple de « geôle » qui vient du vieux français *jaiole*, en traversant la Manche, a donné *jail*. *Jaiole* s’origine de *caveola*, diminutif latin de *cavea*, la cage. Geôle et enjôler sont évidemment de même racine.

Êtes-vous d'accord avec George Steiner qui écrivait dans Après Babel que la multiplication des langues était une manière de multiplier la vision du réel et de le traduire plutôt que d'avoir une perspective de ce réel monolingue uniquement ?

Je pense que l’ouverture vient de l’apprentissage de plusieurs langues et pas de la fermeture sur une seule. Une langue, c’est initialement, avant tout, un chant qui s’est déployé en un temps-lieu approprié. C’est un point de vue du monde, une perception du monde, le témoignage de la spécificité d’une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le Bien et le Mal sont Un

Que pensez-vous de cette course au bonheur, du droit au bonheur ?

Je crois que cela fait partie de la barbarie moderne. Il y a eu de grandes barbaries... Le XX^e siècle, je l'ai dit, a inauguré les grands abattages humains avec la guerre de 1914. Maintenant, nous sommes entrés dans une barbarie au visage crypté, caché ; une barbarie où les gens n'ont plus accès à leur propre expérience intérieure, où la transmission s'efface au profit d'une hyper communication, une époque qui, pour reprendre la phrase d'Héraclite, a oublié que Bien et Mal sont Un, au commencement. Je donne l'exemple d'un homme de soixante-cinq ans, alcoolique depuis de nombreuses années, qui va voir, sous la pression familiale, un médecin radical qui veut lui faire arrêter son addiction. Le patient arrête et au bout de deux mois, il se suicide. Ce psychiatre, assuré de la division entre bien et mal, a dû être très content puisque son patient est mort guéri. Donc le problème n'est pas de diviser le mal et le bien, le malheur et le bonheur. Lorsque l'on veut faire du bien à quelqu'un, on peut lui faire aussi beaucoup de mal.

Ce n'est pas si simple. Dans une époque où l'on est manichéen, où il y a par exemple une Amérique qui s'affirme comme l'axe du Bien vis-à-vis de l'axe du Mal, affirmez-vous que Bien et Mal sont la même chose ?

Je dis qu'à un certain moment donné, le bien peut se transformer en mal. Pour le type éjaculateur précoce qui se soigne avec de la vodka, au bout de deux ans, il est alcoolique. À vouloir son bien, il a fait son mal !

Que peut apporter le philosophe dans cette quête du bonheur ? Cette quête d'un bonheur qui ne soit pas matérialiste mais spirituel ?

Le bonheur, pour moi, c'est d'emblée à la bonne heure. Quand ça tombe bien, on remercie. Mais on sait aussi que cela peut tomber mal. On peut avoir une mauvaise nouvelle, on peut m'annoncer la mort d'un proche, ce qui va me déprimer pendant quelques semaines ou plusieurs mois. Je ne suis pas à l'abri du malheur, par exemple, si on m'annonce que j'ai une maladie définitive. Ce n'est pas que le mal est pour l'autre et que je dois m'en protéger dans une bulle de bonheur.

Comme les stoïciens, ne pensez-vous pas qu'on peut avoir une action sur le bonheur, c'est-à-dire un contrôle du désir, une forme d'ascétisme ? que moins on souffrira, plus on accédera à une forme de mesure, de sagesse ?

Nietzsche écrivait que les recettes stoïciennes et épiciuriennes sont toujours là à notre disposition.

Les Occidentaux sont dans la dénégation de la mort

À l'époque où l'espérance de vie n'a jamais été aussi élevée, où l'esthétique et la médecine n'ont jamais été aussi avancées et leurs progrès aussi développés, comment expliquez-vous ce refus de la vieillesse, de la maladie et de la mort dans le monde occidental ?

François Roustang, dans un article intitulé *Les Surmois*

facétieux, remarquait que nous autres modernes, thérapeutes compris, avons des difficultés de vivre la proximité de notre propre mort et proposait l'opportunité de penser comme le fou du roi. Il ajoutait que si les psychanalystes sont si peu moqueurs à l'égard de leur pratique et de leur théorie, c'est qu'en bons modernes, ils ont oublié la proximité de leur propre mort. À l'inverse, l'expérience de la mort proche rappelle à l'homme sa finitude et ouvre sur son humilité. Ça le fait dégringoler de son *hubris*. Les Occidentaux sont installés dans la dénégation de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Cela me fait penser au bilan de la guerre en Irak. Il y a eu plus de quatre mille morts américains en Irak. Il n'y a pas eu une photo de ces morts, le commandement ayant implicitement ou explicitement interdit que l'on photographie les morts. Les journalistes qui ont passé des images se sont fait interdire, se sont fait rapatrier, virer, etc. Il y a eu plus de quatre mille morts en Irak, mais on ne parle pas des blessés. Le ratio morts-blessés pendant la Première Guerre mondiale était de un à trois, trois blessés pour un mort. Maintenant, grâce aux progrès médicaux, le ratio est de un à huit, huit blessés pour un mort, mais il faut voir dans quel état se trouvent les blessés. Des gens pratiquement irrécupérables, deux jambes en moins, amputés d'une jambe et d'un bras, d'autres qui sont défigurés. Des gens qui ne reviendront jamais s'insérer dans la vie active, des gens que l'on abandon-nera ou des gens qui eux-mêmes s'abandonneront aux drogues, des gens qui se suicideront. En 2012, en Afghanistan, le pourcentage de suicides parmi les troupes combattantes américaines a augmenté de près de 20 % par rapport à juin 2011. Les morts par suicide ont dépassé les morts au combat. Les troubles psychiatriques sont en expansion alarmante malgré les sommes colossales – plus de 2,5 milliards de dollars – alloués à la santé mentale en 2012.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui manifeste un penchant pour l'enfant. C'est cette relation qui permet aux enfants longtemps hospitalisés de ne pas sombrer dans l'hospitalisme. La communication de l'enfant n'est pas comme dans l'évangile de Jean : « Au commencement, le Verbe était et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. » Non, ça ne commence pas par la parole articulée mais, bien avant l'articulation, par le son. Dans les eaux maternelles, comme un nageur sous-marin, le fœtus apprend par les vibrations sur sa peau, qui a la même embryologie que son tissu nerveux, à différencier la voix de la mère des autres sonorités. C'est la surface cutanée qui est donc la première oreille.

Autre absurdité doctement proférée, répétée *ad libitum* par la Faculté : l'écart intersubjectif qu'il faut pour assurer le développement de l'enfant. Bien au contraire, c'est l'être-ensemble du commencement qui commande. On ne peut comprendre l'accès au langage, acquisition tardive de l'humain, que si on le situe dans un ensemble « déictique » beaucoup plus large, beaucoup plus complexe. La *deixis* nomme la monstration. L'homme est un monstre, écrivait Hölderlin, au sens où l'homme montre. Son être réside, demeure en ceci qu'il est un montrant, disait Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser ?*. L'homme montre d'abord, d'emblée, par sa surface cutanée. Puis, par le regard. L'enfant se voit pupille, petit, poupée dans les pupilles maternelles. Et si la pupille nomme aussi l'enfant en latin, la *korè* fait de même en grec. Puis, tout en gardant sa primeur, le regard passe le relais à l'indexation, la gestuation. L'enfant qui s'est assis et se latéralise, montre avec le doigt directeur, l'index droit pour les droitiers. L'indexation passe alors le relais à la nomination, contemporaine de l'accès à la bipédie.

Le langage, ultime mode de la monstration, procède de deux modes dont l'un prime sur l'autre. Tout d'abord, le langage est un chant avec son souffle, son timbre, son intensité, ses

scansions. L'enfant s'entraîne alors à jouer, à moduler sa colonne expiratoire. Il n'y a de chant, de parole, de langage, qu'en expiration. Pour accéder efficacement au langage, il faut que l'enfant reçoive l'aide d'un autre ou d'autres concernés. Des êtres qui se penchent favorablement sur ses premières productions sonores. C'est l'être-ensemble qui gouverne et certainement pas le creusement de l'écart intersubjectif.

Autre nécessaire contestation devant le politiquement correct, la remise en cause de la règle du non qui précéderait le oui chez l'enfant et l'écriture qui viendrait toujours avant la lecture. Interrogation aussi devant l'assurance qui raconte que, pour que l'enfant dise oui, il faut qu'il possède une sécurité interne suffisante. En fait, le non et le oui ne sortent pas de la bouche de l'enfant comme Athéna est sortie toute armée de la tête fendue de son père. Le non et le oui apparaissent dès le commencement de la monstration, dans le regard et dans l'indexation. Un enfant qui refuse le regard de l'autre, qui détourne son regard ou sa tête, dit non. Ce non n'appartient pas qu'à l'enfant mais il est vraisemblablement induit par l'autre. La meilleure preuve en est l'hospitalisme chez l'enfant. Il est très difficile de dire non à une mère gavante qui soigne son angoisse en remplissant son enfant comme un sac et l'installe durablement dans une carrière d'obèse. Le oui ou le non ne s'acquiert pas par l'enfant seul mais par l'être-ensemble d'un adulte concerné, un adulte qui est à l'écoute de sa propre cyclicité et de la cyclicité de l'enfant, de sa faim et de sa satiété, de son éveil, de sa fatigue et de son sommeil, etc.

Le monde est né sans l'homme et finira sans l'homme

Faut-il croire ?

Je trouve la question un peu curieuse. J'en maintiens l'émergence et l'ambiguïté qui lui co-appartient. Croire ne se présente pas comme un impératif, une ordonnance, une prescription. Pour répondre, il me vient un mot grec amusant qui s'appelle *spondeion*. C'est le vase de libation dans lequel on boit quand on arrête la guerre, quand on signe le traité, que les ennemis se réconcilient. C'est aussi le vase que deux familles s'échangent pour célébrer un mariage. Ce *spondeion* grec s'est déplacé en latin pour donner *respondere*, répondre. *Sponsa*, c'est la fiancée, celle en qui on se fie, celle en qui l'on a foi, en qui l'on croit, vers qui l'on s'engage. Cela a donné en français « responsabilité », « épouser » et « sponsor », celui qui s'engage pour vous. Si j'ai trouvé une fiancée et si cette fille me trompe, me lâche, me trahit, je vais pendant quelque temps ne plus y croire, ne plus aimer, me dépiter. On peut croire mais on peut aussi ne pas croire. Si, au moment de la naissance, on a été mal accueilli, mal accepté, refusé, cela influencera durablement le climat de la personne qui a subi un tel accueil.

*Croyez-vous en l'immortalité de l'être et de l'âme ?
Croyezvous que certaines personnes peuvent croire à l'immortalité de l'être et de l'âme ?*

C'est une possibilité pour certaines personnes. Au fond, je n'ai pas de réponse à cette question. Certaines religions, certaines cultures se sont affirmées, s'affirment dans cet exercice. Je ne crois ni en l'immortalité de la Terre ni en celle de l'homme. Le monde est né sans l'homme et finira sans l'homme. Aux dernières nouvelles scientifiques, la vie éternelle, un Éros sans Thanatos, serait portée par un polypier médusant qui vient

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

par le symptôme. Je préfère résonner avec le symptôme plutôt que raisonner sur lui ; je préfère entrer en résonance plutôt que d'interpréter. Je donne la primeur à la pratique plutôt qu'à la théorie. Mon exercice est d'offrir la primeur à la *praxis* plutôt qu'à la *gnôsis*, la *theôria* et ses constructions linguistiques. Je suis d'avis de laisser se déployer l'expérience pour elle-même, de faire retour à elle, y compris dans sa mutité, comme l'écrit Claude Romano dans *Au cœur de la raison, la phénoménologie*.

Dans le retour praxique indexé et réalisé par la phénoménologie, il n'y a aucun retour à un commencement vierge de tout langage. La pratique prélinguistique n'est pas le monde muet du fœtus et du nourrisson. En fait, les mondes du fœtus et du nourrisson ne sont pas muets, l'antériorité revisitée n'est pas seulement chronologique mais avant tout logique. Cette pratique privilégie l'holistique sur l'analytique, l'expérience étant une *primal stuff*, une étoffe primitive où sujet et objet ne sont pas séparés. Cette pratique qui caractérise tout système holistique fait ressortir la priorité qui est une antériorité du tout sur la partie.

Dans la rencontre thérapeutique d'inspiration phénoménologique, c'est l'être-ensemble formé par le thérapeute et le patient qui tente de s'exercer vers un mieux-être qui bénéficie autant au thérapeute qu'aux patients. Le patient n'est pas l'objet ni le sujet d'une interprétation. Curieusement, on retrouve un point de vue quasi phénoménologique chez les Pères de l'Église où la pratique gouverne sur la théorie. Le *gnôstique* est comparé à un médecin car il a en charge de guérir les malades de l'âme et de les faire accéder à l'*apatheia*, c'est-à-dire l'impassibilité. Au IV^e siècle de notre ère, chez Évagre le Pontique, c'est la pratique qui est primordiale. C'est par elle qu'il faut passer pour accéder à l'état de thérapeute. Évagre insiste sur le fait que celui qui guérit se soigne en même temps

qu'il guérit les autres.

Le symptôme: une parole adressée aux hommes par les dieux

Vous rapprochez mythologie, théologie, philosophie et psychologie en questionnant la possibilité thérapeutique. Qu'en résulte-t-il ?

La possibilité thérapeutique n'est pas séparée du monde qu'elle habite. Aux temps mythiques où les hommes tutoient les dieux, où ils copulent ensemble, le thérapeute est primordialement le serviteur des dieux dans le temple. Malgré Ernoult et Meillet, il y a peut-être du *theos* dans thérapeute qui est le médiateur du divin, devin, chanteur, poète. Tels sont *Orphée*, *Pythagore* et *Asklèpios*, d'essence divine, magiciens, enchanteurs, pantocratiques, panurgiques. En ces temps-là, l'épilepsie était le mal sacré, symptôme, parole adressée aux hommes par les dieux.

Le temps mythique primordial, enchanteur, s'est effacé pour laisser la place au désenchantement philosophique qui sépare et réduit les pouvoirs des humains y compris leur pouvoir thérapeutique. Si la thérapie est pour Hésiode l'ensemble des actes qui honorent les dieux, elle reste encore, pour Platon, dans le *Phèdre*, proche du divin. Elle est aussi les soins attentifs aux parents, à tous ceux dont on est responsable, aux animaux et aux plantes. C'est aussi l'ensemble des soins offerts aux malades. Au siècle de Platon, l'épilepsie n'est plus la parole du dieu adressée aux hommes. Hippocrate de Kos, dans son traité sur l'épilepsie, dénie toute étiologie divine à cette maladie. Il la désacralise. Curieusement, l'épilepsie a retrouvé, avec notre

temps, son caractère sacré dans le sens où l'*agios* grec est à la fois le sacré et le maudit, le bien et le mal. L'épilepsie est l'exemple pratique de la sentence d'Héraclite, *kai agathon kai kakon estin en* ; le bien et le mal sont un. L'épilepsie est une maladie mais elle est aussi une thérapie efficace ; l'électrochoc qui induit une crise d'épilepsie traite parfois la manie ou la mélancolie.

La sagesse, le plus grand bien de l'homme selon Sophocle, ne surgit pas avec l'apparition de l'homme, elle est tardive. Elle commence par des bégaiements. Les premières lueurs de l'aube éclosent en Grèce à la fin du VII^e siècle avant notre ère. L'aube de la philosophie sonne le crépuscule du mythe et de ses rituels, de ses traditions magico-religieuses et chamaniques de l'ordre archaïque. La philosophie s'est extraite de la parénèse mythique, de l'anthropologie préhistorique de la Grèce antique. Quelle que soit la cause de cette révolution, naît alors une réflexion laïque, politique et sociale qui s'extract du mytho-théologique. Cette crise correspond à une transformation en profondeur de la vision du monde, une métamorphose de la personnalité tant au plan somatique que psychique et sociale. C'est une modification radicale de la façon de voir le monde et par là du mode de vie.

On peut envisager l'accouchement philosophique hors de sa matrice mythique sur le mode de la coupure et considérer alors que les exercices spirituels de la philosophie sont des procès psychiques rationnels qui n'ont plus rien à voir avec les transes cataleptiques, les sacrifices, les exercices cathartiques et les chants thérapeutiques du mode mythique. On peut, en revanche, accueillir ce crépuscule mythique et cette aube philosophique comme un pont conservant une certaine réversibilité, que l'on découvrira au fil des cultures à travers les siècles. Ce moment non séparatif est représenté au VI^e siècle par Pythagore qui n'est pas encore séparé de l'ordre mythique. Comme Épiménide de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

financiers, les assureurs et les contrôleurs, les évaluateurs de tout poil, l'ensemble de ces exercices ayant constitué au cours de ces dernières années une métastase parasite qui a envahi et étouffé le procès productif !

Pour le dire autrement, à la façon de Gilles Châtelet, le travail est divisé entre le travail-corvée de la sous-classe et le travail-performance de la sur-classe. Cette coupure néglige le fait que seul le travail-patience provoque une amplification inouïe de liberté, à la fois en développant la puissance d'agir de chacun, et en intensité, découvrant une plasticité spécifique à l'être humain. La crise contemporaine nous montre la dégradation du travail-patience, le seul véritable créateur de richesses, au bénéfice du travail-corvée de survie et du travail-performance de l'élite, esclave de l'impatience, avide de se goinfrer.

Tout système pratique et de théorisation basé sur la valeur d'œuvrer ratisse beaucoup plus large que toutes les théories médiatisantes, perspectives politiques, sociales, économiques, théories de la monnaie, etc. Je suis donc plus près de la valeur d'œuvrer, malgré toutes les spéculations sur elle, malgré tous les effets de cette spéculation, que dans une théorie monétaire. Cette valeur d'œuvrer n'a pas d'équivalence monétaire ou pas d'équivalence monétaire directe sinon peut-être à penser la monnaie comme lapsus, glissement d'un usage plus primordial, échec ou manque d'un troc initial, ratage ou dépassement d'une *barter economy*. L'histoire de ce mot est amusante car il s'agit de se permettre un autre point de vue qui n'a rien à voir à faire de la monnaie un équivalent merdique, comme s'acharne à l'envisager une certaine psychanalyse. Cette perspective alternative fait retour aux commencements de la monnaie, celle de *Juno Moneta*, la divinité qui fait mémoire, celle qui avertit, celle qui garantissait la monnaie que l'on battait dans son

sanctuaire. La *Moneta* latine est la vigilance qui avertit, celle qui fait ou donne souvenir. C'est à *Juno Moneta* que l'on attribue le salut de Rome lors de l'invasion gauloise en 390 avant J.-C. Ce sont les cacardages des oies élevées dans le sanctuaire pour les sacrifices qui réveillèrent les Romains qui repoussèrent les envahisseurs. Quant à la monnaie grecque, *nomisma*, son nom provient d'une large famille s'originant de *nemô*, distribuer, partager, diriger, faire paître. *Nomos* indexe ce qui est établi par l'usage, la coutume, gouvernant la *dikè*, la justice, la loi. *Nemesis*, l'esprit de vengeance, a pris dans ce groupe une importance particulière.

La crise du crédit, c'est une crise de foi

Que peut-on supputer de cette crise? Quelles ont été les conditions qui l'ont provoquée ? Une décision ? Un jugement ? Une issue ? Un dénouement ? Le résultat d'une guerre ? La phase décisive d'une épidémie ? Un choix, une élection ? Revenons-nous à une forme de baratterie, cette économie du troc ?

L'économie du troc subsiste dans les économies familiales, les internats, les hôpitaux psychiatriques et les prisons, dans les marchés noirs et les organisations précaires d'après révolution, de guerre et d'après-guerre. Dans les guerres civiles. Elle prévaut aujourd'hui dans les groupes déstabilisés et sans emploi, dans les pays les plus pauvres de la planète. Elle peut apparaître comme une issue à la crise. La généralisation de la crise implique que le tiers-mondisme va s'exporter en Occident qui conservera des isolats de grande richesse, culturelle et économique. Un nouveau féodalisme est en marche et les

problèmes qui se poseront, qui se posent déjà seront des problèmes de cohabitation d'épistémologies contradictoires... Des îlots de progrès où l'épistémologie de l'expansion restera valide voisineront avec une partition majoritaire dépressive, paupérisée et uniformisée.

À propos de *barter economy*, très intéressante est l'histoire des missions jésuites du Paraguay dans le territoire des Guaranis, une région aujourd'hui partagée entre le Paraguay, le Brésil, l'Argentine et la Bolivie. À l'aube du capitalisme européen, la première mission est créée en 1609. Il y en aura une trentaine en 1732 qui regrouperont cent cinquante mille Indiens. Les pères jésuites sont pour la plupart des Basques des provinces de Biscaye et de Guipuzcoa, celle d'Ignace de Loyola. Chaque mission est placée sous l'autorité de deux pères, l'un responsable du spirituel et l'autre du temporel. Le plus haut dignitaire indigène de la colonie, le *corregidor* est nommé par les pères. La monnaie est abolie. Il n'y a pas de salaire. La répartition des ressources s'effectue de manière égalitaire. Les échanges commerciaux sont fondés sur le troc absolu qui exclut tout enrichissement ou économies personnelles. La propriété privée est abolie. Les aléas de la politique internationale, l'expulsion des Jésuites de France et d'Espagne mettent fin à cette création innovante des missions. Les hommes en noir doivent abandonner leur œuvre en 1768. Les Guaranis deviendront à nouveau esclaves ou repartiront dans la forêt. Cette expérience étonnante qui ne rendait pas à César ce qui est à César fut une réussite incontestable pendant près de deux siècles. C'est la cupidité, l'avidité des Portugais qui y mit un terme.

Si la crise financière et bancaire a été génératrice d'une dépression, d'un manque permettant de poser la question en réserve de la valeur d'oeuvrer, l'expansion restera toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La crise a au moins une conséquence salubre : elle oblige les États faussement libéraux à admettre que la nature de l'État moderne est structurellement socialiste, dans le sens où est socialiste une structure qui avoue sa préférence pour le bien public. L'État français est socialiste, préférant se sauver lui-même et ses banques en écrasant ses électeurs. Avec un taux d'imposition confiscatoire, l'État, qui s'est octroyé la gérance sans partage de l'intérêt général, est, par définition, socialiste, sans aucun contre-pouvoir. Sommes-nous, interroge Sloterdijk, au seuil d'un New Deal planétaire ?

Sloterdijk perçoit la crise comme un énorme coup d'arrêt à l'exacerbation consumériste, l'entrée dans une dispersion angoissante, une peur paralysante, une léthargie épidémique, une hésitation amplifiant la crise, mimesis du renoncement. Tout le monde a peur de perdre, personne ne sait où investir. Alors, on hésite et chacun imite l'hésitation des autres. Cette vague d'hésitation mimétique amplifie la crise et la panique se généralise. Le mimétisme de la dépense et de la frivolité se retourne en mimétisme de l'hésitation, du renoncement et de l'angoisse. Le système s'immobilise par ses propres moyens. Un climat de dubitation s'installe pour longtemps.

Le ralentissement de l'activité, l'effondrement du crédit, la croissance du chômage, la chute des marchés découvrent l'envers actuel de la crise qui profite à certains. L'exigence de croire se déplace du Grand Marché défaillant au religieux qui fait retour en force. L'insécurité, la détresse sont une grande opportunité évangélique pour les Églises.

La dépression actuelle provoque un désœuvrement massif, un débauchage général qui redonne de l'attractivité aux carrières militaires. Les départements ou ministères de la défense des États-Unis et de l'Europe se réjouissent devant l'afflux inespéré des vocations guerrières. La crise pourrait préparer la guerre,

comme le fut celle de 1929. La guerre pourrait-elle nous sortir de l'effondrement dû à la crise ?

L'auteur du *Palais de Cristal* s'est autorisé, dans une interview au journal *Le Point*, une prophétie où il annonce que si un changement radical de notre comportement économique n'émerge pas de la crise, si nous ne passons d'une économie de l'avidité, *greed*, à une économie de la fierté, *pride*, le XXI^e siècle sera le siège d'une guerre mondiale permanente... *From greediness to be proud*, tel est le programme pour Sloterdijk. Y aurait-il autre chose que la religion ou la guerre pour nous redonner confiance, pour nous rendre *proud* ?

Autres prédictions... Autres affirmations farfelues devant la crise. Hier encore, le président d'IBM annonçait à son staff restreint dix-sept ans de crise ! Après, présageait cette Cassandre improvisée, cela reprendra comme avant... Une perspective épistrophique ne s'autorisant que la répétition. Aucune *metanoïa*. Après la chute de l'empire romain d'Occident, beaucoup ont cru pendant longtemps qu'il serait restauré *ad integrum*. Cette vision épistrophique, assurée d'une reprise comme avant, d'un retour au même, se penche exclusivement sur les indices déclencheurs de la crise, l'immobilier américain, le marché interbancaire et le commerce mondial. Il n'est pas sûr que l'amélioration de ces index puisse être considérée comme une condition suffisante de sortie de crise. Il ne s'agit pas de croire que nous disposons de boussoles simples et fiables pour traverser le désert, il faut être capable de perdre ses instruments pour découvrir la voie à suivre. C'est l'histoire de ce chamelier dans le désert qui se détourne de la route habituelle parce qu'il a perçu dans l'imperceptible frémissement de ses chameaux le refus de se diriger vers le puits coutumier, usuel. Les chameliers et leurs chameaux qui ne se sont pas déroutés sont morts car le puits était à sec. La nouvelle boussole viendra peut-être d'où on

ne l'attendait pas. À quel chameau se fier ? Il faudra, pour cet exercice, ne pas manquer de *serendipity* !

Le pire est à venir proclament certains experts. Une attaque nucléaire terroriste est tout à fait possible sinon probable pour certains. Un retour au protectionnisme est envisageable pour d'autres. Une stagflation suivie par une inflation galopante en provenance des États-Unis. Le pire est à venir, jaspinent à la lune des nouveaux Tirésias ou des émules de Calchas qui fondent leur réussite sur l'annonce d'une catastrophe à venir. Une pandémie virale ou bactérienne est possible. Une guerre bactériologique et chimique est concevable, une guerre de religion... Une guerre conventionnelle ou atomique. L'ordre économique mondial navigue sur pilote automatique, droit sur un énorme cyclone, un cumulo-nimbus financier et industriel, social et politique. Il n'y a pas de pilote dans l'avion. Il n'y a que des ombres.

L'avenir s'annonce difficile, plombé pour beaucoup. Un chômage de masse dans les pays développés. Les jeunes générations auront énormément de mal à trouver un travail. La *Crunch generation* est née. Les jeunes Européens, face à la crise, se battent ou s'épuisent à la recherche d'un travail. Un appauvrissement général s'annonce. Les pays pauvres, les pays pillés, laissés pour compte, seront dépouillés, détroussés. L'épuisement global des moyens, des finances, des industries, entraînera une nouvelle féodalisation économique et culturelle. Des enclaves de richesse seront entourées de hautes barrières de protection. Les architectes préparent de nouveaux Kraks des Chevaliers sur la Terre. La nouvelle féodalisation de la société mondiale va créer des sites florissants protégés par de hautes murailles au milieu de vastes espaces anomiques où régneront le désert, le dénuement, la détresse, la disette, le désespoir, la misère et le banditisme. Des suicides, des révoltes, des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

2008.

- STEINER, G., *Passions impunies*, Paris, Gallimard, 1997.
- STEINER, G., *Les Logocrates*, Paris, L'Herne, 2003.
- STEINER, G., *On Difficulty and Other Essays*, Oxford University Press, 1980.
- STEINER, G., « L'historicité des rêves. Deux questions à Freud », in *Passions impunies*, Paris, Gallimard, 1997.
- STERN, D., *Le Monde interpersonnel du nourrisson*, Paris, PUF, 1989.
- SUÉTONE, *Vie des douze Césars*, Paris, Les Belles Lettres, 1961.
- THIERS, J.-B., *Traité des superstitions*, Paris, Le Sycomore, 1984.
- VERNANT, J.-P., VIDAL-NAQUET, P., *Mythes et tragédies dans la Grèce ancienne*, Paris, Maspero, 1979.
- VOLNEY, C-F, *Les ruines ou méditations sur les révolutions des Empires*, Paris, Volland, 1792.
- WARBURTON, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens*, Paris, Aubier, 1977.
- WITTGENSTEIN, L., *Lectures and Conversations on Aesthetics. Psychology and Religious Belief*, Oxford, Cyril Burrell, B. Blackwell, 1966.
- WITTGENSTEIN, L., *Culture and Value*, Oxford, G.H. Von Wright, 1978.
- WITTGENSTEIN, L., *Tractatus logico-philosophicus*, Oxford, Routledge and Kegan Paul Ltd, 1922.
- WITTGENSTEIN, L., *Philosophische Bemerkungen*, Oxford.

Table

Avant-propos d'Anne Christine Fournier

De l'identité

La venue d'un nouvel homme

La civilisation crée de nouveaux symptômes

Les quatre périls majeurs : l'eugénisme, la démission, l'uniformisation, la lingua franca

De l'uniformisation

L'effondrement de la présence

Nous sommes des satellites de la Pomme : les Hikikomoris

Débranchez-vous : priez, chantez, méditez en silence.

L'uniformisation sociale par les psychotropes

Le *Disease Mongering* : l'invention de nouvelles maladies

La traque du symptôme

Une langue, c'est un point de vue du monde

Le courage : dire ce que l'on voit, ce que l'on entend

De la peur et de la violence

La peur ne nous a pas quittés

L'humain menace l'Homme et la terre : un péril planétaire

Pour juger, il faut être au service du symptôme

Le Bien et le Mal sont Un

Les Occidentaux sont dans la dénégation de la mort

Du divin et de la naissance

Le symptôme prépare l'advenue du Messie

Le rêve ne descend pas de Freud

J'aurais pu naître chez les Tarahumaras
Chaque naissance est un recommencement
Le monde est né sans l'homme et finira sans l'homme
Je crois au symptôme
L'être-ensemble est doué de résilience

De la planète psy

Tout homme est une tonalité unique
Le symptôme psy
Il n'y aura pas de retour à Freud
Un thérapeute au service du symptôme
Le symptôme : une parole adressée aux hommes par les dieux
L'acte philosophique est une thérapie
Le mythe d'Icare : le versant créatif du lapsus
Serendipity

De la crise

Les symptômes de crise : une catastrophe et une opportunité
La crise du crédit, c'est une crise de foi
Deux gestes devant la crise
Sauver le symptôme
À quelle boussole se fier ?

De l'avenir

Une alternative radicale : accueillir le symptôme
Accepter l'incertitude

Bibliographie

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en janvier 2014
N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : janvier 2014
Imprimé en France



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
589/2013